

LETTRE À MES ENFANTS ET AUX ENFANTS DU MONDE À VENIR

(extraits)

Raoul Vaneigem

Octobre 2011 (*Le Cherche-midi*)

Une civilisation s'effondre, une autre voit le jour. Au malheur d'hériter d'une planète en ruines se mêle un bonheur incomparable celui d'assister à la lente émergence d'une société telle que l'histoire n'en a jamais connu si ce n'est dans la folle espérance, nourrie par des milliers de générations, de mener un jour une existence digne d'un être humain, une existence enfin affranchie de la misère, de la barbarie et de la peur. Nous désespérons d'atteindre jamais à ce qui passait communément pour une chimère, une utopie, et voilà que sa réalité désormais se concrétise sous nos yeux. Une nouvelle société sort peu à peu des brumes.

Le consumérisme a arasé toutes les valeurs au profit de la valeur marchande.

Inciter à se faire plaisir présentait surtout l'avantage de faire vendre. Les techniques de communication publicitaire s'attachèrent à célébrer le caractère indispensable d'un grand nombre de produits nocifs, médiocres et inutiles. Un harcèlement ininterrompu fit résonner jusque dans le subconscient une manière de valse grinçante où la gamme des faux besoins et des désirs factices tentait de se substituer aux mélodies de la vie authentique, peu sensible aux flonflons du mensonge en fanfare. L'illusion du libre choix individuel prêta, en revanche, des couleurs attrayantes à cette idéologie de la jouissance qu'est l'hédonisme.

Pourquoi cette force de vie, réveillée en 1968, s'est-elle, depuis près de cinquante ans, réfugiée dans la clandestinité où elle continue le combat, du moins quand le poids du désespoir ne l'inverse pas pour la changer en un réflexe de mort, en une volonté d'extermination suicidaire ?

Le cyclone de la spéculation financière a achevé d'araser les valeurs du passé, tant humaines qu'inhumaines. Aucune croyance, aucune idée, aucun comportement n'a résisté au flux monétaire. Tout s'annule en s'échangeant contre n'importe quoi au profit de la seule valeur absolue : l'argent. Un argent fou qui tourne sur lui-même et dévaste la planète dans sa quête frénétique du profit à court terme. L'absurde dictature de l'agiotage a instauré le règne d'un mercantilisme «des derniers jours», un mercantilisme apocalyptique, dont la course au néant affole et enténèbre les corps et les consciences.

Une information, distillée par des médias à la solde des mafias multinationales, s'emploie méthodiquement à décerveler les foules et à les faire ramper et gigoter dans un ressentiment résigné.

Pourtant, il faudra bien s'aviser tôt ou tard de l'ambiguïté de la culture, voire de son imposture, car elle n'est rien d'autre qu'une entreprise d'usurpation du savoir.

En ce qu'elle est un système de pensée séparé de la vie une idéologie la culture est,

nolens volens, un instrument de domination. S'étonnera-t-on qu'elle porte en elle le germe de ce populisme qui la méprise ?

La culture est un lieu confiné, une prison conceptuelle qu'il faut ouvrir. Comment nous émanciper de son caractère aliénant si ce n'est en libérant ce qu'elle encage dans sa volonté de dominer ?

Le savoir est un désir inhérent à l'enfant et à quiconque a sauvegardé en lui son enfance. Nous voulons que chacun soit savant par désir, non pour assouvir un besoin de dominer. Y a-t-il plus grande satisfaction pour celui qui sait que d'essaimer généreusement son savoir en des terres promises à d'abondantes récoltes ?

La fin des maîtres à penser ouvrirait à la pensée vivante un immense territoire à explorer. Nous avons toute latitude de quitter les sentiers battus de l'abstraction culturelle.

Sous l'aiguillon du totalitarisme de l'argent, nous sommes entrés dans l'ère du rien, dans l'ère du nihilisme. Le jeu d'échecs est manipulé par un idiot. L'envers vaut l'endroit. Il n'y a plus ni haut ni bas, ni droite ni gauche. Tout est emporté par le maelström du profit, où la vie se vidange.

Le délabrement planétaire et la disparition programmée des espèces, voilà le vrai néant. Où passe la grande faucheuse du profit, l'herbe ne repousse pas. La dictature financière ne prétend laisser à ceux qui rêvent d'ensemencement et de fertilité que les stériles indignations du désespoir.

Il n'y a plus aujourd'hui qu'une pensée vide; elle se suffit à elle-même en tant que pensée séparée de la vie. De quelque substance qu'on la remplisse, elle demeure vide, car sa fonction seule la justifie, qui est d'ôter sa conscience à une existence vécue par procuration et d'autant plus pauvre en authenticité qu'elle s'enrichit de fauxsemblants.

Certes la civilisation marchande a toujours accordé la priorité à la valeur d'échange, au monnayable. Mais, en dépit de la froideur qu'elle imposait aux relations sociales, au moins réservait-elle une place à la valeur d'usage des produits, à leur utilité. L'argent maculait de sang et d'excréments ce qu'il touchait, mais son appropriation permettait de survivre. Acquérir des biens procurait une consolation perverse aux tourments d'une existence sans joie. Or, à mesure que la frénésie du profit détruit la planète et la vie, l'argent s'achemine lentement et sûrement vers son néant. Sa dévaluation ne relève plus de l'accident occasionnel, il révèle le symptôme de son autodestruction en cours.

Mais qui, en revanche, s'oppose à l'obscurantisme populiste prônant la culture du médiocre et s'appuyant sur les préjugés les plus vils ? D'autres intellectuels, partisans d'une culture élitiste, qu'il faut payer, une culture réservée aux nantis, une culture déneuvée et momifiée dans le sarcophage du spectacle.

Nous n'avons que faire de ces guerres picrocholines! qui opposent à la culture de l'inculture une culture marchande où le savoir n'est que l'alibi du profit. Populisme et élitisme travaillent l'un et l'autre à la promotion de l'ignorance. Et l'ignorance est toujours au service des tyrannies.

Je souhaite que le savoir soit, dans sa diversité, mis à la portée de tous. Dépasser la culture, c'est la conserver comme patrimoine d'un savoir universel, et la briser en tant que sphère séparée, en tant qu'idéologie et instrument de pouvoir.

Sous l'érosion de la rentabilité, le sol devient stérile. Le «rien n'est vrai tout est permis» propage un nihilisme propice aux affaires, car le chaos favorise toutes les malversations.

Le capitalisme boursicotier solde les ruines du passé en massacrant le présent, il

assure la vente promotionnelle des décombres, il jette sur le marché des idées mortes qui, si ridiculement délabrées qu'elles soient, sont hâtivement galvanisées et remises au goût du jour.

Privilégier les pulsions émotionnelles aveugle la conscience et propage cette obscurité où la pieuvre capture ses proies. Telle est la pratique ordinaire du clientélisme et particulièrement du populisme, dont la vogue traduit le déclin de la conscience prolétarienne au profit de l'esprit plébéien. Ainsi procèdent les tribuns, les démagogues, les experts en communication, les journalistes charognards, guettant le « sensationnel qui fait vendre. » L'information est réduite à des coups de bluff, à des « scoops », elle met les mots en coupe réglée et les fait travailler au service du pouvoir. Rien n'est plus facile que d'abêtir et d'avilir un public, auquel il suffira de se référer statistiquement pour affirmer, selon la doctrine éprouvée des despotes de tout temps, que le peuple se satisfait de pain et de jeux.

La propagande religieuse, idéologique, commerciale et affairiste a besoin de la brute dont la foi occulte l'intelligence sensible et l'intelligence critique. Mieux que le lavage de cerveau, le totalitarisme de l'argent a instauré le règne du décervelage.

L'exaltation du médiocre et de la nullité a toujours été l'apanage du pouvoir autoritaire.

L'intellectuel est simplement celui qui fait primer l'intelligence de la tête sur l'intelligence sensible du corps tout entier. Nous sommes tous, à des degrés divers, à la fois manuels et intellectuels, car une éducation séculaire nous a intimé l'ordre d'obéir à l'esprit prédateur que les Dieux étaient censés implanter en nous.

La pensée arrachée à la vie a l'ambition de régner sur elle. Originellement revêtue des habits de la religion, elle s'est exhibée, dans sa modernité, sous les accoutrements profanes de la philosophie et de l'idéologie.

La disjonction entre les idées et la pulsion de vie révèle une dénaturation de l'être humain.

Son unité a été brisée par une malencontreuse orientation économique, qui l'a ôté à lui-même. L'exploitation de l'homme par l'homme a entravé le processus de dépassement de l'animalité.

L'être humain a été bloqué au stade foetal. La civilisation marchande l'a empêché de naître. Elle a fait de l'homme un avorton pathétique et grotesque.

L'instinct prédateur inhérent au règne animal a été transcendé, spiritualisé, angélisé, sous couvert de subjuguement et de maîtrise la bête présente en nous. La dompter, pourquoi, si ce n'est pour l'astreindre à travailler ?

Comment n'a-t-on pas compris que le mouvement de refoulement et de défolement, provoqué par la transformation de la force de vie en force de travail, aboutissait au triomphe d'une barbarie qui, du néolithique à nos jours, a réduit l'histoire à une longue traînée de viscères sanguinolents ?

La pensée arrachée à la vie emporte avec elle des lambeaux, dont elle se nourrit. La souffrance existentielle n'a pas d'autre origine.

La naissance des sociétés hiérarchisées a intériorisé, par le biais du travail obligatoire, une distinction entre fonction intellectuelle et fonction manuelle. Ainsi s'est accréditée cette domination du corps par l'esprit, reproduisant le pouvoir de l'économie sur la nature et du maître sur l'esclave.

Or la rationalité gouvernant les instincts s'emploie à les réprimer. Elle les comprime, les engorge et les défoule au profit d'une tyrannie qui déchaîne les conflits pour s'arroger le

droit de les régler.

La prétendue prédisposition au malheur et à l'autodestruction, qui fait ramper les hommes et décourage leur aspiration au bonheur, est le produit d'un monde totalitaire, d'un système d'exploitation, où la violence des débordements sert d'exutoire au refoulement des passions. Tel est le mouvement perpétuel qui abaisse l'homme pour le relever en le dressant contre sa propre humanité.

L'intelligence sensible est supplantée par une intelligence abstraite qui la dévoie, la corrompt, la nie. Les antennes de la vie, agissant en nous par effets de résonance, sont en quelque sorte mises hors circuit au profit d'un système d'intellection qui récupère le chant de la terre pour le transformer en cantique céleste.

Pourtant, un conflit de chaque instant oppose l'être humain à l'homme abstrait qui, en s'efforçant d'angéliser la bête, n'assure que le triomphe de la bestialité spiritualisée.

Tant que nous n'aurons pas dépassé la dualité du corps et de la tête, nous resterons pris en tenailles entre l'intelligence abstraite et la brutalité de l'instinct de survie, entre le savoir frelaté dont se revendiquent les maîtres et cette ignorance imputée aux esclaves, que les tenants de la servitude volontaire revendiquent fièrement. Tant qu'une nouvelle alliance du corps et de son intelligence sensible n'aura pas restauré notre unité perdue, notre infortune existentielle se perpétuera. En quelque heureuse disposition que nous soyons, la sombre menace de régresser vers l'inhumain nous guettera. Il n'y aura pas de paix dans le monde sans cette pacification fondamentale.

La victoire des cours ne consiste pas à aimer les uns et à haïr les autres, ni à prôner une fraternité désincarnée, vouée aux immondices du mensonge humanitaire.

La transmutation de l'homme en être humain tient à l'exercice quotidien qui consiste à s'identifier avec sa volonté de vivre. Non par quelque illumination mystique mais par les plaisirs goûtés comme autant d'offrandes à la vie qui s'offre à nous et à laquelle nous voulons que tous accèdent.

La gestion intellectuelle du corps et du travail manuel est une tare universelle. Au nom de l'esprit céleste et temporel, elle réduit les hommes à survivre comme des bêtes.

Ils se haïssent et s'admirent, comme Hitler et Staline, parce qu'ils participent du même mandat céleste. Ils sont les séides de l'esprit dominateur, l'esprit qui dompte la matière et guide les égarés... auxquels il a crevé les yeux. Quiconque exerce un pouvoir se conduit en intellectuel, quiconque se cantonne dans l'intellectualité a l'haleine amère de l'autorité.

Les déçus et les vaincus d'une vie dont ils ont programmé la défaite sont les plus empressés à glorifier la mort.

Nous sommes encombrés de vivants qui redoutent et méprisent la vie. Ennemis d'eux-mêmes, ils voient des ennemis partout dans le miroir de leurs propres hantises.

L'homme du ressentiment jugerait-il l'Autre intolérable s'il n'y voyait le miroir reflétant l'image trouble qu'il se fait de lui-même ? Il a besoin d'une malfaisance fabriquée pour exorciser ses propres fantômes. Pour lui, l'important n'est pas de redouter la menace intrusive de l'étranger, ni d'être convaincu de sa nuisance potentielle. Il veut qu'il en soit ainsi afin que l'anathème jeté sur l'Autre le déleste de sa propre insignifiance.

Il n'y a pour en venir à bout que le parti pris de la vie partout stimulée. Une réanimation, en quelque sorte, du vivant qui, au cœur de la brute robotisée, a parfois réussi à ne pas

dépérir.

Encore faut-il que cette vie apparaisse dans sa force irrésistible, dans la gageure de l'invincible. Non comme compassion mais comme la violence du désir de vivre, une violence en rupture absolue avec la violence prédatrice.

Sous le monstre froid du calcul égoïste s'agite le chaos rampant des frustrations. Les asticots grouillants de la vie inaccomplie achèvent la besogne que la dévoration marchande poursuit, impavide.

Le parti de la mort exerce une séduction morbide sur ceux que la cupidité et le désespoir programmé ont convaincus de renoncer à vivre. Plus que jamais, cette fascination malade se suffit à elle-même.

Les sursauts inopinés de la peste suicidaire, les galvanisations du clan de la mort, l'engeance des kamikazes terroristes ne sont que les épiphénomènes d'une inhumanité ordinaire, celle qui croît sur le fumier de la prédation, avilit les mœurs et fait régresser vers un passé barbare.

Mais quelle inconséquence que de nous en indigner alors qu'une occasion extraordinaire nous est précisément offerte. Celle de nous immiscer dans la fissure qui se creuse et s'accroît entre un capitalisme déclinant et la garde montante, résolue à le supplanter ?

Ne pensez pas qu'un humanisme volontariste et éthique suffise à renaturer la planète ! C'est à la dénaturation globale de l'homme et du monde qu'il faut s'en prendre.

d'une société radicalement nouvelle. Chacun s'éveille, avec sa propre lumière, au sein de l'obscurité à laquelle la société dominante condamne ce que n'éclairent pas les projecteurs de la puissance médiatique.

Ce qui se découvrira en matière d'énergies inépuisables et gratuites appartient à tous, non au système marchand. Seule une société autogérée est capable de les améliorer et de les dédier au bien commun.

Sous couvert du libre choix, ils ont choisi la «liberté» d'être esclaves du futile, du frelaté et, plus dommageable encore, de faux besoins et de désirs factices.

La conscience du vivant a beau s'ensommeiller parfois, elle ne s'éteint jamais. Le Mouvement des occupations de mai 1968 a semé partout les germes d'une radicalité qui rend inéluctable le printemps du monde, si rigoureux que soient les hivers.

Mais le comportement militant est vicié à la base : comment fonder sur le sacrifice et l'abnégation une véritable solidarité entre le bonheur de chacun et le bonheur de tous ? Ce qui se donne ne s'économise pas.

Alors que le révolté crée une zone de turbulences et de résonances qui secouent la léthargie, éveillent les consciences et brisent le mur de la résignation, le militant sacrifie la joie créatrice au profit d'un travail de propagande. Le sens même de l'émancipation se perd en devenant un devoir, une obligation morale.

Le combat que nous livrons à chaque instant pour rendre notre existence quotidienne plus heureuse, telle est la base sur laquelle nos revendications prennent leur appui le plus sûr et le plus pertinent.

Survivre ne connaît pas de droits sans devoirs. Vivre est un droit qui ne se paie d'aucun devoir.

La pensée séparée du vivant est le germe de tous les despotismes.
L'expérience montre que la puissance vitale se dissipe dès l'instant qu'elle s'exhibe, plastronne, se mue en volonté de pouvoir.

La volonté de puissance est une vitalité frappée d'impuissance, d'une incapacité de vivre.

Tout se passait comme si le cauchemar de la fin du monde empêchait les hommes de s'éveiller en recouvrant leur lucidité et leur dignité.
Mais nous le savons bien la fin de la civilisation marchande n'est pas la fin du monde. Elle est le commencement d'une civilisation nouvelle.
Il y a des décennies qu'au lieu de s'en prendre au capitalisme dont les moulins à vent tombaient en ruines il eût été préférable de jeter les bases d'une société vivante et solidaire, appelée à supplanter l'ancienne.

C'est à nous de libérer les plaisirs, authentiquement vécus, de la gangue qui les emprisonne, les falsifie, les engorge, les réduit à l'état de marchandises. Il faudra bien qu'un jour l'«être» s'affranchisse de la domination de l'«avoir».

Ceux qui s'obstinent à voter pour les entremetteurs de la politique affairiste ont une âme de petit malfrat aspirant à devenir impunément de grands corrompus. Partout le culte de l'avoir et de la prédation tue l'être humain.
La vie est pure gratuité. Elle se donne et n'exige rien en retour. Elle n'est pas seulement incompatible avec l'économie, qui la réduit à la triste survie, elle est capable de nous en libérer.

Dès l'instant où la désobéissance civile émane moins du volontarisme que de la pulsion de vie, aucune oppression n'est de taille à résister au déferlement des libertés auxquelles vivre convie en vagues irrésistibles.

Nous avons trop souvent amalgamé avec complaisance la réalité vécue et des symboles qui s'arrogent le droit de la représenter.

L'analogie est la signature des êtres et des choses saisis dans le jeu de leurs similitudes. Elle est la science des résonances, de ces correspondances dont les effets microcosmiques et macrocosmiques commencent à peine à faire l'objet d'études.
Le symbole travaille pour la pensée séparée. Il est une analogie manipulée par l'esprit. Il en a toute la cruauté.

On en revient toujours à ce constat : dès l'instant où l'homme a été contraint de transformer sa force de vie en force de travail, la puissance vitale s'est réduite à une lutte de survie, gouvernée par la recherche du profit. La qualité de la vie a cédé la place à une existence quantifiée. L'«être» a été supplanté par l'«avoir».

Vis comme si tu ne devais jamais mourir, et n'en rends compte à personne !
La fin de la civilisation marchande s'accompagne d'un renversement de perspective. Nous voulons faire primer la perspective de vie sur la perspective de mort imposée par le passé.
Nous sommes les pionniers d'une société fondée sur la nouvelle alliance de l'homme avec son corps, avec la terre, avec les éléments naturels et les espèces animales,

végétales et minérales. Nous réinventons le temps.

Notre seule base solide, c'est l'existence quotidienne : ce qu'elle est et, inséparablement, ce que nous voulons qu'elle soit.

Tel est le seul critère qui puisse nous servir de guide et empêcher que des notions comme celle de liberté ne deviennent des notions abstraites, coupées de la réalité vivante. La liberté de l'Homme n'est pas ma liberté. Ma liberté n'est pas celle du commerce, de la lutte de survie, du droit du plus fort et du plus rusé. La liberté de prédation nie ma liberté de vivre selon mes désirs. La liberté de mes désirs se nie si elle se confond avec la liberté du prédateur.

Nos fêtes ne sont le plus souvent qu'un soulagement de cours éplorés. Nous sommes nés pour une société où la joie de vivre bat en brèche ce qui la contrarie.

La vie festive ne peut se confondre avec ces explosions d'exubérance qui se paient de désenchantements et d'infortunes. Elle ne s'accommode pas de ces béatitudes dont on devine en les cueillant qu'elles seront tôt flétries, tant leur sève est mièvre. Elle ne se mesure pas à l'aune du contemplatif. Elle s'accorde moins encore avec cet hédonisme qui, sachant que l'ennui tue, croit le tromper en se gorgeant de plaisirs dans le verre, les assiettes et le lit de la mort imminente.

Tôt ou tard, il faudra bien que s'instaure, sur les ruines de la tyrannie marchande, cette autogestion généralisée quel que soit le nom que vous lui donniez qui jettera les bases d'une société véritablement humaine, une société où l'argent aura disparu, où l'on se servira en servant les autres, où chacun aura le loisir d'offrir et de s'offrir, sans aucun sacrifice.

Toutes les opinions, même les plus absurdes et les plus ignobles, ont le droit de s'exprimer librement. En revanche qu'aucun acte barbare ne soit toléré.

Je récuse le droit du plus grand nombre à prescrire une mesure dont la cruauté ne laisse aucun doute (la peine de mort, par exemple).

Aucune majorité n'a le pouvoir d'ordonner un décret préjudiciable aux intérêts du vivant. Le choix humain d'un seul a plus de poids que l'inhumaine décision de beaucoup. La qualité de la vie abroge la dictature du nombre et du quantitatif.

Nous résoudre à nous occuper nous-mêmes de nos affaires, fera franchir un grand pas à la lutte contre l'affairisme, qui ravage les êtres et les choses.

Cependant, ne perdez pas de vue qu'un système autogestionnaire confiné à l'économie se contentera de perpétuer l'ordre de la survie, il conservera cette séparation de l'homme avec soi-même, d'où naissent tous les déchirements et toutes les haines.

Cessons de mépriser notre capacité d'inventer une vie nouvelle. Tout est offert, rien n'est dû, car il nous appartient de donner ce qui nous a été donné. Tel est le principe qui fonde la générosité humaine.

En tant que vie économisée, la survie est assujettie aux lois de la marchandise. C'est pourquoi le droit de survivre implique nécessairement des devoirs. La vie, en revanche, ne connaît que des droits sans contrepartie. Sa souveraineté signifie la fin de la tyrannie économique, la révocation de l'«avoir», qui tend la main pour recevoir la monnaie de sa pièce.

L'être humain survit en nous dans l'attente de vivre enfin.

La révolution du genre humain n'est rien d'autre que la réconciliation de l'homme avec

son devenir.

Nous allons tourner nos forces vers une destinée à bâtir et dont les matériaux sont les fragments épars d'une vie impérissable.

La meilleure façon de ne renoncer jamais aux bienfaits de la vie, c'est de les vouloir sans relâche, comme si nous les accorder participait d'une générosité inhérente à sa nature. Encore faut-il les investir dans la richesse de l' être», non dans les escomptes de l'« avoir».

Toute forme de culte sacralise. La vie n'est pas un objet sacré. Elle n'a que faire de rituel, de respect, de vision mystique ou contemplative. L'énergie vitale n'exige rien d'autre que de s'affranchir de l'exploitation et du système économique qui l'entrave. L'alliance entre l'être, découvrant son humanité, et la nature révélera la puissance inépuisable du vivant.

Ne laisse personne fixer la trame de ta destinée ni la tisser à ta place.

Que personne ne s'avise de te donner des ordres ! Bannis de ton entourage quiconque use de mépris et d'arrogance. Méfie-toi du respect. Si la maîtrise des chiens, des loups, des fauves exige, dit-on, un esprit de domination et une autorité sans faille, contraindre son semblable ou obtempérer à un ordre, c'est régresser au stade animal.

Aucune société humaine ne verra le jour sans éradiquer le pouvoir qu'un homme ou une femme s'arroe sur autrui.

Ce qui pousse le plus résolument les hommes à se battre entre eux, sous quelque prétexte que ce soit, c'est l'ennui, et principalement l'ennui d'être dépossédés de leur propre existence. Ils se sentent si privés de vie qu'ils n'ont de cesse de l'ôter aux autres.

Défiezvous de ceux qui luttent contre la barbarie sans jeter les bases d'une société qui puise dans le bonheur la capacité de la bannir. Comment des groupes armés triompheraientils d'une dictature alors qu'ils sont empreints d'un esprit militaire ?

«Veille à ce que l'ennemi que tu combats ne soit déjà en toi !» Se précautionner de la sorte devrait nous inciter à nous en prendre non à des hommes mais au système qui les manipule ?

Officielles ou alternatives, les médecines n'échappent pas à cette économie qui réduit la force vitale à une survie conçue pour le travail. Seule la volonté de se créer une destinée est capable de donner la parole aux éructations sauvages de nos frustrations afin qu'elles s'initient au langage de l'humain sans perdre de leur fougue. Non, ce n'est pas une tâche facile que d'identifier ses désirs et de rendre à la vie ceux que la contrariété a tournés vers la mort, mais c'est une passion qui vivifie toutes les autres.

Toute contrainte m'est odieuse.

Que la poésie de la vie soit notre arme absolue! Car elle captive sans capturer, donne et ne s'approprie pas, propage une vocation du bonheur, qui révoque la nécessité de tuer.

On n'est insatisfait qu'à défaut d'être insatiable.